

SATRAPI MARJANE



Marjane Satrapi est née le 22 novembre 1969 à Rasht en **Iran**. C'est une autrice de bande dessinée (scénariste et dessinatrice), peintre et réalisatrice française et iranienne et d'expression francophone.

Le destin de Marjane Satrapi lui défend dès sa naissance d'être une jeune femme comme les autres, puisqu' elle est une vraie princesse. En tant que telle, elle est élevée dans une famille très progressiste, dont de nombreux membres et amis sont envoyés en prison pour leur soutien au communisme. En guise de contes de fée, son père lui donne à lire des bandes dessinées sur l'histoire du marxisme.

Ses parents, des intellectuels très engagés, décident rapidement de se séparer de leur fille unique et de l'envoyer en Europe à l'âge de 14 ans afin de lui épargner l'oppression d'un régime islamique alors à son comble. Elle vit d'abord à Vienne, Strasbourg - où **elle fréquente l'École supérieure des arts décoratifs** dans l'idée de devenir graphiste - puis à Paris.

Mais en fuyant les préjugés des mollahs iraniens, la jeune Marjane est de nouveau confrontée à ceux des Européens sur l'Iran et l'islam. Le résultat : **une série étonnante et remarquable, Persépolis, dans laquelle elle raconte sa propre vie en cases et en bulles**. C'est un véritable événement puisqu'il s'agit de la première série de bande dessinée iranienne de l'histoire. Les deux premiers volumes se vendent à plus de 20.000 exemplaires et deviennent de véritables best-sellers.

La dessinatrice se charge elle-même, avec Vincent Paronnaud, **d'adapter la BD au cinéma en 2007** sous la forme d'un long métrage d'animation en noir et blanc. **Persépolis** le film obtient deux César (Meilleur premier film et meilleure adaptation) ainsi que **le Prix spécial** du Jury à Cannes.

Marjane Satrapi continue de faire parler d'elle avec d'autres ouvrages comme **Broderies** (2003) ou **Poulet aux prunes** (2004), **couronné Meilleur album lors du 32ème Festival d'Angoulême**. C'est tout naturellement, donc, qu'elle adapte ce dernier au cinéma, toujours en binôme avec Vincent Paronnaud. Mais contrairement à Persépolis, Poulet aux prunes est **un film en prise de vue réelle**, avec au casting Mathieu Amalric, Chiara Mastroianni ou encore Jamel Debbouze.

EXPOSITION

- 2020** *Marjane Satrapi - Femme ou Rien*, à découvrir à la galerie Françoise Livinec
- 2013** *Marjane Satrapi, peintures*, Galerie Jerome de Noirmont, Paris
- 2012** *Catherine Deneuve Rive Gauche*, Le Bon Marché Rive Gauche, Paris
- 2011** *Poulet aux Prunes - Production Temps d'images*, Galeries Nationales du Grand Palais, Paris
- 2007** *Persepolis, l'Exposition : dessins préparatoires et originaux*, Galerie Arludik, Paris
- 2002** *Dessins originaux de Marjane Satrapi*, Musée National d'Art Moderne, Centre Goerges Pompi-dou, Paris

BIBLIOGRAPHIE

- 2012** *160 ans d'esprit rive gauche*, Le Bon Marché, Paris.
- 2010** *XX/MMX*, Editions L'Association, Paris.
- 2007** *Persepolis ? Monovolume*, Marjane Satrapi, Editions L'Association, Paris
- 2006** *Les premiers jours*, Eglal Errera et Marjane Satrapi, Editions Acte Sud / Junior, Paris.
- 2006** *My Sister, Guard Your Veil; My Brother, Guard Your Eyes: Uncensored Iranian Voices*, Editions Beacon Press, Boston, Etats-Unis.
- 2005** *Iran, un monde en mouvement*, Gilbert Lazard, Charles Henri de Fouchécour, Françoise Spieker-meier et Jean Kellens, Editions Magellan & Cie, Paris.
- 2005** *Oupus 4*, Editions L'Association, Paris.
- 2004** *Le Soupir*, Marjane Satrapi, Editions Bréal Jeunesse, Rosny-sous-Bois, France.
- 2004** *Poulet aux prunes*, Marjane Satrapi, Editions L'Association, Paris.ion)

PRIX ET DISTINCTIONS

- 2015** **Officier des Arts et des Lettres**
- 2015** **Prix Adamson du meilleur auteur international** pour l'ensemble de son oeuvre
- 2014** **Prix Nouveau Genre**, et **Prix du Public à l'Etranger Festival** pour *The Voices*
- 2012** **Prix Spécial du Jury pour Poulet aux Prunes**, Festival international du film de Dublin, Irlande
- 2011** **Prix du Meilleur Film pour Poulet aux Prunes**, Festival d'Abu Dhabi
- 2011** **Prix du Public et du Meilleur Film Etranger pour Poulet aux Prunes**, Festival international du film de Sao Paulo, Brésil
- 2011** **Coup de coeur du Jury pour Poulet aux Prunes**, De la page à l'image - Festival du film du Croisic, France

Biographie

- 2009** Docteur honoris causa de la KULeuven et de l'UCL, Belgique
- 2009** Silver Condor du Meilleur Film Etranger pour Persepolis, Argentinean Film Critics Association Awards, Argentine
- 2008** Globe de Cristal du meilleur film pour Persepolis, Les Globes de Cristal, Paris
- 2008** Prix de la Meilleure Adaptation Littéraire au Cinéma pour Persepolis, Forum International Cinéma & Littérature, Monaco2008 - Prix du Meilleur premier film français pour Persepolis, Prix du Syndicat Français de la Critique
- 2008** Trophée Duo Révélation Cinéma, Trophées du Film français
- 2008** Etoile d'Or du Premier Film pour Persepolis, Etoiles d'Or de la Presse du Cinéma Français
- 2008** César de la Meilleure adaptation et César de la Meilleure première oeuvre pour Persepolis, France
- 2008** Prix International de l'Humour Gat Perich
- 2008** Audience Award et MovieZone Award pour Persepolis, Festival international du film de Rot-terdam, Pays-Bas
- 2007** Prix spécial du Jury pour Persepolis, Festival de Cannes
- 2007** Prix Henri Jeanson de la SACD pour son insolence, son humour et son engagement
- 2007** Prix Alph'Art Coup de coeur pour Persepolis, Festival de la Bande Dessinée, Angoulême
- 2007** Prix spécial du Jury pour Persepolis, Cinemanila International Film Festival, Borayci, Islande
- 2007** Sutherland Trophy pour Persepolis, British Film Institute Awards, Angleterre
- 2007** Meilleur Film, dans la catégorie Spirit for Freedom Award, pour Persepolis, Jerusalem Film Festival
- 2007** Meilleur film d'Animation pour Persepolis, Los Angeles Film Critics Association Awards
- 2007** Prix du Public et du Meilleur Film Etranger pour Persepolis, Festival international du film de São Paulo, Brésil
- 2007** Film le plus Populaire pour Persepolis, Vancouver International Film Festival, Canada
- 2005** Prix du meilleur album pour Poulet aux prunes, Festival de la Bande Dessinée, Angoulême, France
- 2005** Nommée Chevalier dans l'ordre des Arts et des Lettres, France
- 2002** Prix Alph'Art du meilleur scénario pour Persepolis, Festival de la Bande Dessinée, Angoulême, France
- 2001** 10ème Prix du Lion, Prix du Lion, Belgique

L'ÉQUIPE

Paris 2024

Une tapisserie géante réalisée à l'occasion des Jeux Olympiques de Paris 2024



Trois années de tissage seront nécessaires pour que le dessin de Marjane Satrapi (à droite) devienne une tapisserie de 9 mètres sur 3,3 mètres. (DR)

Roselyne Bachelot, ministre de la Culture, et Tony Estanguet, président de Paris 2024, ont levé, jeudi, un coin du voile sur l'olympiade culturelle lancée en octobre 2021 avec la révélation d'une future tapisserie.

Rachel Pretti

02 juillet 2021 à 06h50

LE PROJET DE TAPISSERIE OLYMPIQUE D'APRÈS UNE ŒUVRE INÉDITE DE L'ARTISTE MARJANE SATRAPI



Le ministère de la Culture se mobilise dès cette année en vue du lancement de l'olympiade culturelle à l'automne 2021, en liaison avec le Comité d'organisation des Jeux Olympiques et Paralympiques : une riche programmation où le sport sera l'occasion des projets culturels aux formats les plus variés.

Une oeuvre originale de l'artiste Marjane Satrapi sera tissée par les artisans de la Manufacture des Gobelins du Mobilier national.

Marjane Satrapi a accepté de réaliser une oeuvre qui fera l'objet d'une tapisserie inspirée des Jeux Olympiques. Il s'agira de la première oeuvre artistique de l'Olympiade culturelle.

Révlée le 1er juillet 2021, l'oeuvre est destinée à être tissée par les artisans du Mobilier national / des manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais. Après trois années sur le métier, la tapisserie sera livrée pour les JO Paris 2024 avec l'ambition de devenir l'une des images emblématiques de l'évènement olympique. Cette oeuvre, fruit du partenariat entre le Mobilier national et le COJO, est le premier projet s'inscrivant dans les olympiades culturelles.

Pour cette occasion, Marjane Satrapi a réalisé une oeuvre en triptyque dont chacune des parties rend hommage à l'histoire olympique :

Marjane Satrapi célèbre les jeux Olympiques de Paris avec une tapisserie de 9 mètres de long

Par Le Figaro avec AFP

Publié le 02/07/2021 à 14:09, mis à jour le 02/07/2021 à 15:41



Hervé Lemoine, directeur du Mobilier national, Marjane Satrapi et Roselyne Bachelot à la présentation du modèle de la tapisserie qui sera réalisé pour les jeux Olympiques de Paris. *Ministère de la Culture – T. Chapotot*

Javelot, skateboard et tour Eiffel ornent le triptyque conçu par l'auteur de bande dessinée et pour lequel les artisans de la Manufacture des Gobelins vont travailler pendant trois ans.

L'artiste franco-iranienne Marjane Satrapi a peint un triptyque pour les Jeux olympiques de 2024 à Paris qui sera reproduit en tapisserie par les artisans de la Manufacture des Gobelins, a annoncé jeudi le ministère de la Culture. Sur fond de tour Eiffel, dans les couleurs vives typiques de l'artiste, la maquette-modèle montre une lanceuse de javelot, allusion à l'affiche officielle des Jeux de 1924. Et elle fait référence aux nouvelles épreuves de breaking et de skateboard. Le Mobilier national, ancien garde-meuble de la Couronne devenu un acteur majeur de la création contemporaine française, a été mobilisé pour ce projet par le ministère, dans le cadre d'une «association d'exception» avec le COJO (Comité d'organisation des Jeux Olympiques et Paralympiques) Paris 2024, a précisé le ministère. Une occasion «de célébrer les liens entre sport et culture», selon la ministre [Roselyne Bachelot](#).

«La tapisserie sera tissée à la main pendant trois ans par les artisans des manufactures nationales des Gobelins et de Beauvais et sera achevée en 2024», annonce le ministère. Le tissage de cette tapisserie de 9 mètres de long par 3,3 mètres de hauteur doit débuter en septembre. Pour Tony Estanguet, président de Paris 2024, *«le sport de haut niveau et l'artisanat d'art ont en commun la recherche de la beauté du geste»*. Le ministère de la Culture se mobilise plus largement pour le lancement d'une «olympiade culturelle» à l'automne 2021, en liaison avec le COJO - une programmation où le sport sera l'occasion d'événements culturels aux formats les plus variés. Le projet de Marjane Satrapi est la première œuvre de cette «Olympiade culturelle».

Autrice de bandes dessinées, peintre et réalisatrice, Marjane Satrapi, qui vit à Paris, s'est fait connaître mondialement avec la bande dessinée et le film *Persepolis*, témoignages poignants du basculement de son destin avant et après la Révolution islamique.



AGENDA 63



Couverture Vogue Espagne, « Conversaciones ENTRE AMIGAS », Février 2021



Conversaciones ENTRE AMIGAS

Se hizo famosa con 'Persépolis', pero de 'Bordados', que ahora reedita Reservoir Books, MARJANE SATRAPI asegura que es la *novela gráfica* que más ha disfrutado escribiendo y dibujando. Ligera y divertida, en ella recopila las conversaciones que surgen de una *reunión entre mujeres* con ganas de reírse de la vida.

Marjane Satrapi (Rasht, Irán, 1969) asegura tener una memoria excepcional. Algo que le ha permitido sumergirse vívidamente en sus recuerdos y concebir obras como *Persépolis* (2000) —el superventas internacional cuya adaptación cinematográfica recibió el premio del jurado en Cannes en 2007—, pero que también le ha hecho revivir los momentos dolorosos de su vida con especial agudeza durante el proceso creativo. *Bordados*, la novela gráfica que escribió en 2003, entre los volúmenes que conforman *Persépolis*, y que Reservoir Books acaba de reeditar en castellano es, sin embargo, el libro que más disfrutó realizando. «Quería un libro pequeño que pudiera abrir por cualquier página y dar con un chiste», cuenta la

autora en una llamada de Zoom desde su casa en París. «Recuerdo estar viendo cómo tomaba forma frente a mí y pensar 'esto es bueno'. Todo fluyó con la conversación entre mujeres que tiene lugar en el libro. En cierto modo, es mi obra más libre».

En *Bordados*, la artista iraní continúa abriendo una ventana a la cotidianidad de su país natal desde su experiencia íntima a través de una conversación mantenida por las mujeres de su entorno cercano. Lo hace de una manera ligera, contagiada del sentido del humor con el que estas féminas abordan sus experiencias afectivas y sexuales con hombres. «Siempre me ha impactado la libertad en el tono que emplean, y el hecho de que no hubiera límites en su humor y se rieran de todo lo

que les pasaba», dice Satrapi. «Nunca en mi vida he conocido a alguien que responda al arquetipo que hay en occidente de cómo es una mujer iraní. Siempre he estado rodeada de mujeres extremadamente fuertes. En una sociedad patriarcal si no te defiendes tú misma, no puedes hacer nada. Así que todas se desviaban del comportamiento ideal femenino, y el libro es una celebración de ese 'mal' comportamiento».

Pese a que su obra ha sido varias veces editada, traducida a distintos idiomas y adaptada al cine, Marjane Satrapi dice no creer que el arte sea capaz de cambiar el mundo, tan solo la visión que se tiene de él. Interpreta el prolongado éxito de *Persépolis* como un síntoma de que, dos décadas más tarde, la situación no ha mejorado. Por su parte, *Bordados* actúa como una reivindicación de que no siempre que leemos sobre mujeres tiene que tratarse de una ecuación que implique sufrimiento y sensibilidad, puede haber avidez y humor. «Yo creo que el humor es una cuestión de inteligencia y seguridad. Por eso, la mayoría de las mujeres divertidas ponen incómodos a los hombres», afirma la viñetista. «Requiere mucha seguridad reírse de una misma. Así no eres bonita, pierdes el 'misterio', y ya no eres ese objeto de deseo. Pero, ¿quién quiere ser un objeto de deseo? Yo, no».

De la misma manera que las mujeres de *Bordados* repasan, entre carcajadas y sorbos de la infusión preparada en el samovar, sus calamidades sentimentales, la autora defiende que el humor es un fabuloso punto de encuentro. «El humor es la mayor capacidad de entendimiento del otro», explica. «Todas las personas del mundo lloran por los mismos motivos —la muerte de un padre, el desamor, la enfermedad de un hijo—, pero no reímos por las mismas razones. Esto es porque el humor se basa en abstracciones, es muy espiritual. Cuando consigues reírte con alguien significa que lo entiendes. Porque, partiendo de algo que es abstracto, has conseguido crear una construcción intelectual. Es el más alto nivel de comprensión del otro». Capacidad de comprensión que, en un contexto tan extraño como el actual, Satrapi juzga más urgente que nunca ●



Arriba, Marjane Satrapi. *A la izda.*, portada de la novela gráfica *Bordados*, editada ahora por Reservoir Books. *En la página siguiente*, *Under the Influence*, obra femenina de Satrapi, que se inspira en sí misma (pelo negro, labios rojos).



BeauxArts

Marjane Satrapi, peintre « féroce »

Par Stéphanie Pioda - le 28 octobre 2020

On la connaît en tant qu'autrice de BD, illustratrice et réalisatrice, moult fois primée. Mais on la découvre aujourd'hui comme peintre avec une exposition au titre vindicatif, « Femmes ou rien ». En quinze tableaux réalisés entre deux films, elle nous livre sa vision de la femme. Belle et féroce.



Marjane Satrapi, *Le droit de regard*, 2020



Elle ne peint que des femmes qui sont fières. Marjane Satrapi les qualifie volontiers de « féroces ». La chevelure noir de jais, les yeux soulignés de khôl, les sourcils marqués et les lèvres dessinées d'un rouge à lèvres éclatant, elles se ressemblent un peu toutes. C'est que Satrapi (née en 1969) représente les femmes qui l'ont marquée au cours de son enfance passée en Iran. Mais au fil du temps, la mémoire émousse un peu les souvenirs qui se mélangent. De peur de les oublier complètement, de la même manière qu'elle a peur de perdre sa langue maternelle, elle les multiplie pour enchevêtrer portraits, autoportraits et archétypes. « Je les peins un peu pour les rendre éternelles, pour ne pas les oublier. »

« J'ai grandi dans une famille et une culture où les femmes, n'ayant pas les mêmes droits, ont été obligées de se battre beaucoup plus » confie-t-elle.

« Ce qui les a rendues combatives et sauvages. Si j'ai toujours eu beaucoup d'admiration pour elles, je ne me rappelle pas avoir été impressionnée par un homme dans mon enfance et dans ma famille. » Née en 1969, elle se prend de plein fouet la révolution islamique de 1979 qui remet en cause les libertés individuelles et efface la femme de la vie publique. Il faut relire son album autobiographique *Persépolis* pour comprendre ses racines et plonger dans ce bouleversement que Satrapi raconte sans amertume, avec distance. Elle n'est pas du genre à s'apitoyer, ni à

s'immobiliser face au destin.



Marjane Satrapi

Et puis il y a autre chose. « J'ai toujours pensé que l'art est une réinterprétation de la réalité à travers le prisme de la beauté. Elle me fascine et m'émeut, c'est peut-être ce qu'il y a de plus révolutionnaire aujourd'hui. » Et ce qui pour elle incarne le plus la beauté, c'est la femme. D'où son sujet unique qu'elle peint à l'obsession avec une gamme explosive, souvent réduite à quatre couleurs : le rouge, le bleu, le rose et l'incorruptible noir, chacune étant le résultat d'un mélange d'au moins cinq ou six couleurs. « J'ai toujours une relation passionnelle avec les couleurs et lorsque je réalise un film, je donne toujours une palette bien définie au chef opérateur en lui signifiant que je n'en veux pas d'autres... » Si le pop art est une des références de Satrapi – Jasper Johns tout particulièrement – les artistes qui l'ont le plus impressionnée sont Matisse, Vallotton, ainsi que Balthus – « je me perds toujours dans ses œuvres ».



Marjane Satrapi, *In the air*, 2020

De vastes aplats dynamisent ses imposants formats, vibrant ici ou là avec des dégradés méticuleusement appliqués en de nombreuses couches de peinture acrylique. Elle attache un soin tout particulier à placer les ombres – totalement absentes dans son travail d'illustration et de BD – qui sculptent certaines parties du corps ou du visage, qui semblent donner un caractère cinématographique à l'image. Pour autant, la source de lumière n'est jamais cohérente : elle peut venir de la droite pour le haut du visage, de la gauche sur le bas... Il n'est pas question d'être réaliste, mais de créer une sensation générale où se mêlent légèreté, gaieté et trouble. Exigeante, Satrapi s'octroie une bonne semaine une fois que l'œuvre est achevée pour reprendre les détails. « Il faut que ce soit parfait ! »



Marjane Satrapi, *Under the influence*, 2020

Enfin, une question brûle les lèvres : aborde-t-elle la peinture et le cinéma de façon différente ? Oui, bien sûr ! « L'illustration, la BD ou le cinéma sont des expressions artistiques appliquées à une narration, c'est-à-dire que je dois me soucier de ce que la personne comprend l'histoire. La peinture est le seul endroit où je ne me pose pas de questions. » Un véritable espace de liberté qu'elle n'explore pas en même temps qu'elle réalise un film ou écrit une BD. Les énergies ne sont pas les mêmes et se phagocytent.



Marjane Satrapi, À gauche, « Atomic women II » et à droite, « Sphinge », 2020

Si elle dessine depuis l'enfance, elle avait dévoilé ses peintures une première fois seulement en 2013 lors d'une exposition chez Jérôme de Noirmont à Paris. Le thème était déjà la femme, mais les éléments narratifs étaient plus réduits. Aujourd'hui, on peut les aborder sans sous-titre et les interpréter à l'envi. Même s'il lui arrive d'orienter notre lecture à travers les titres, comme avec *Sphinge* ou *Annonciation*, la plupart sont énigmatiques : *Rencontre*, *Éris* et *Léthé*, *Le geste du regard*... Alors, on s'interroge : à quoi peut bien renvoyer cette hiérarchie entre les tailles des personnages dans *Atomic women I* ? La femme brandissant un bâton en arrière-plan dans *Atomic women II* s'apprête-t-elle à battre celle assise à terre ? La touche psychédélique pour *Le geste du regard* [ill. en une] évoque-t-elle un clip ou une pochette de disque d'un groupe de rock ? Marjane Satrapi nous laisse libre de nos réponses. Elle nous livre un gynécée de tous les possibles.



Marjane Satrapi : « A 10 ans, je m'entraînais à devenir une prisonnière politique »

Par Annick Cojean

Publié le 18 octobre 2020 à 02h24 - Mis à jour le 18 octobre 2020 à 13h11

ENTRETIEN | Chaque dimanche, « Le Monde » interroge une personnalité sur un moment décisif. Cette semaine, la dessinatrice franco-iranienne.

Sa BD autobiographique, *Persepolis* (L'Association), l'a révélée au monde entier au début des années 2000. Depuis, l'artiste franco-iranienne Marjane Satrapi a montré bien d'autres talents. Réalisatrice de plusieurs longs-métrages, dont *Radioactive* (sorti en mars) portant sur la vie de Marie Curie, elle expose jusqu'au 28 novembre ses peintures à la galerie Françoise Livinec à Paris.

Je ne serais pas arrivée là si...

Si je n'étais pas la fille de ma mère, cette femme née en 1945, dotée d'un potentiel énorme, animée d'une multitude de rêves, mais que la société iranienne n'a eu de cesse de brider. Une expression persane me vient à l'esprit quand j'évoque son destin : « Quel fantastique nageur ! Dommage qu'il n'ait eu droit qu'à une baignoire ! » Eh bien voilà. C'est tout à fait ma mère, freinée, brimée, entravée par une époque qui voyait d'un très mauvais œil que les femmes travaillent. Ça lui est resté en travers de la gorge.



Avec un sentiment de révolte ?

La révolte n'est possible que si vous pouvez vous retourner contre le responsable du gâchis. Mais le fait est qu'elle s'est autobridée, avec fatalisme, et c'est bien ça le problème. Alors elle a voulu que sa fille échappe à tout prix à ce destin, l'étais encore minuscule qu'elle avait déjà écrit le programme de ma vie, programme que j'ai exécuté point par point.

D'abord, il fallait que je sois une femme indépendante. Elle me disait : « *Ma chérie, tu ne dois surtout pas investir sur ton physique, comme tant de filles. C'est sur ton cerveau qu'il faut miser !* » Moi je comprenais : « *Ma chérie, la cause est perdue, tu es décidément trop moche, essaie au moins d'être intelligente.* » Quand je le lui ai avoué, bien des années plus tard, elle m'a dit que j'étais décidément stupide de n'avoir rien compris. Mais pour me forger cet esprit d'indépendance, elle a été d'une grande dureté. Pendant mon enfance et mon adolescence, et même jusqu'à la moitié de ma vingtaine, je l'ai crainte et souvent détestée.

Comment s'exprimait sa dureté ?

Par une exigence effroyable en matière d'éducation. Elle m'astreignait à un emploi du temps épuisant. Mon école bilingue ayant été fermée après la révolution [en 1979], j'allais à l'école iranienne jusqu'à 14 heures, puis je suivais des cours de français par correspondance. Il fallait que j'enchaîne les cours de karaté, de peinture, que je lise une multitude de bouquins dont elle exigeait des comptes rendus écrits. Il n'y avait pas de jour férié qui tienne. Et je devais bien sûr être la meilleure de ma classe. Gare à moi si je ne rapportais qu'un 18 sur 20. Je me souviens qu'une fois, elle avait même déchiré cinquante pages de mon cahier d'histoire : « *C'est trop mal écrit. Recommence !* » Je lui en ai voulu à mort.

Voyez-vous aujourd'hui une vertu à cette sévérité ?

Elle m'a appris la rigueur. Et le dépassement de soi. Et quelques phrases cinglantes lancées ici ou là ont résonné comme des leçons. Un jour où je voulais me faire pardonner une bêtise, j'ai ramassé les assiettes du dîner pour faire la vaisselle. Elle m'a alors tapé sur la main : « *Il n'est pas impossible qu'un command de mari t'oblige un jour à faire la vaisselle. Alors tant que tu vivras chez moi, tu n'y toucheras pas. C'est le destin de trop de femmes !* » Je vous assure que ça marque.

 Lire aussi

Marjane Satrapi dessine la vie de l'Iran

Aviez-vous d'autres modèles féminins ?

Toutes les femmes de la famille valaient le détour ! Pas une femme mièvre à l'horizon ! Des battantes, des révoltées, des fortes en gueule. Ce sont elles qui m'ont construite, pas les hommes, même si j'adorais mon père qui est la gentillesse sur Terre. À la génération au-dessus, il y avait ma grand-mère paternelle, fille d'un chef de tribu, qui avait échappé à un mariage arrangé par son père en s'enfuyant à cheval, une nuit, déguisée en garçon, pour rejoindre l'homme qu'elle aimait.

Et puis il y avait ma grand-tante maternelle. Une vraie inspiration.

Imaginez... Mariée contre son gré, elle avait vite divorcé, était partie en Suisse étudier la peinture avant de revenir en Iran, poétesse, chanteuse à la radio, peintre de nus. Elle conduisait une immense voiture américaine et clamait sa préférence pour le statut de maîtresse d'un homme marié plutôt que d'épouse, ne réclamant « que les bons

moments ». Bref, une liberté de pensée sublime. J'adorais passer du temps avec elle. Je ne me lasse jamais des histoires que racontent mille fois les personnes âgées. De l'implantation de mes cheveux en haut de mon front, elle déduisait que je serais peintre ou écrivain.

« **Ma mère me disait : "Si tu choisis la danse, ambitionne le Lido".**

Il fallait viser l'excellence et ne jamais se laisser faire »

Ce qui vous autorisait tous les rêves ?

Et comment ! Avec ces femmes-là, j'ai vite compris que je ne deviendrais pas vétérinaire ou maîtresse d'école. Il fallait que je fasse un truc extraordinaire. Comme c'était la mode des films de gangsters, j'ai longtemps pensé que ce serait un débouché : braquer des banques. Il fallait de la stratégie, beaucoup d'intelligence, et ça pouvait rapporter gros. En grandissant, j'ai compris qu'on ne gardait plus le fric dans les banques et que ce serait vraiment dommage de finir en taule. Mais la barre, vous le voyez, était très haute.

Ma mère disait : « Si tu deviens pute, sois au moins Madame Claude. Si tu choisis la danse, ambitionne le Lido. » Il fallait viser l'excellence et ne jamais se laisser faire. Quand, plus tard, elle m'a reproché de toujours me rebeller, y compris à son égard, je lui ai répondu : « Tu m'as toujours dit de m'affranchir, de dire merde à tout et à tout le monde, eh bien je t'obéis ! »

Qu'est-ce qui lui dictait ce message de rébellion ?

Un simple constat : j'étais une femme dans une société patriarcale et un pays machiste. Pour m'en sortir, il me faudrait lever la tête, montrer les crocs, arracher un à un tous mes droits et refuser toute soumission. La vie serait très dure. Le mieux serait d'ailleurs de quitter l'Iran. D'où les cours de français...

Le français en guise de passeport ?

Et d'ouverture sur une autre façon de penser. Si tu parles une deuxième langue, me disait ma mère, tu es deux personnes. Si tu en parles trois, tu es trois personnes, et ainsi de suite. Il s'agissait de m'armer pour affronter la vie avec un maximum d'atouts et partir en Occident, terre de démocratie, le plus vite possible.

Et c'était incroyablement généreux, quand on y pense, car j'étais sa fille unique. Mais elle considérait que je ne lui étais « confiée » que pour un certain temps et qu'ensuite je devrais m'envoler. « Pars ma fille. Pars loin, et vis ce que tu as à vivre. » Seule une très bonne mère est capable d'un tel discours. Pas le genre à faire du chantage affectif ni à me faire croire que la maternité était la meilleure chose au monde. Au contraire ! Elle me disait : « J'ai été intelligente, je n'ai fait qu'un gosse. Si tu es très intelligente, tu n'en feras pas du tout. » Je n'en ai pas fait. Je chéris trop la liberté. Le moindre compromis m'aurait rendue malade.

Ce n'est pourtant pas évident de résister à l'injonction de la maternité...

Une injonction croissante, extravagante, insupportable ! Comme si l'utérus des femmes ne leur appartenait pas mais appartenait à la société, puisqu'elles doivent perpétuer la race humaine. Odieux. Combien de fois ai-je entendu : vous n'êtes pas une femme complète tant que... Eh bien si ! Je suis femme, complètement femme, sans connaître l'enfantement. Et je ferai des expériences que d'autres ne connaîtront jamais. Je n'ai nullement besoin d'être « complétée » par un homme ou par un enfant. Je me suffís amplement. Les autres, c'est la cerise sur le gâteau. Mais le gâteau à la crème, c'est moi.

Le Point



Marjane Satrapi, un retour attendu en galerie.

ACCROCHAGE

Après sept ans d'absence sur le marché de l'art, l'artiste peintre et réalisatrice iranienne Marjane Satrapi expose, à partir du 8 octobre, une série de quinze œuvres réunies sous le titre « Femme ou rien », à la galerie Françoise Livinec, rue de Penthièvre, à Paris ■



VALÉRIE DUPONCHILLE

Contre toute attente, la peinture, cette vieille dame de l'histoire de l'art qui patiente en solitude devant son chevalet, a résisté à tout. Aux révolutions des avant-gardes du XX^e siècle comme aux décennies d'art conceptuel qui, dans la faille ouverte par Marcel Duchamp, ont imposé l'enclume du discours et la sociologie de l'art, en France plus qu'ailleurs. « Aujourd'hui, sur les 30 ateliers des beaux-arts de Paris, neuf sont des ateliers de peinture. Tous sont extrêmement demandés, des ateliers de Nina Childress à ceux de Stéphane Colais ou Djamel Tattah. Chacun reçoit jusqu'à 70 étudiants, lorsqu'un atelier en moyenne tourne autour de 25. C'est-à-dire que, sur les 700 élèves des beaux-arts, entre 200 et 300 pratiquent la peinture, quitte à bifurquer en chemin vers d'autres médiums, dessin, installations, vidéos, est-time Jean de Loisy, le directeur de l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris (ENSBA) dont les ateliers restent ouverts pendant le reconfinement, par dérogation pour les travaux pratiques.

L'ampleur du phénomène est nouvelle, pas le goût de la peinture. En témoigne le succès au long cours de l'atelier de Jean-Michel Alberola, 67 ans, peintre singulier, esprit stimulant, professeur adoré de ses élèves pendant vingt-deux ans. De son atelier où littérature et peinture faisaient bon ménage, est sortie en 2000 la peintre Natacha Ivanova à l'imaginaire onirique et à la technique sûre. Diplômée en 1993 des Beaux-Arts de Saint-Petersbourg, elle est aujourd'hui installée à Berlin, terre plus ouverte à la peinture.

En France, depuis la Figuration narrative et ses figures tubulaires que sont Monory, Erro, Fromanger, depuis la Figuration libre et Combès ou Di Rosa. Il y a eu un flagrant creux de la vague. Expositions, biennales, références et cours des Beaux-Arts, le regard se portait ailleurs. Ce sont les fondations privées qui ont pris l'initiative d'un retour affiché à la peinture : expositions « Fromanger », « Monory », « Vladimir Velickovic » au Fonds Leclerc de Landerneau, dans le Finistère, one-man-show sans complexe « Hervé Di Rosa » à La Maison rouge d'Antoine de Galbert qui n'a cessé, en quatorze ans d'aventures, de sortir des sentiers battus. De son côté, l'Académie des beaux-arts a mis la peinture française en avant en accueillant en 2017 Gérard Garouste, l'intranquille aux tableaux nourris des écritures bibliques, puis Fabrice Hyber, l'homme vert, le poète des sciences.

« Le retour en force de la peinture a commencé, il y a bien longtemps, aux États-Unis et en Allemagne. Le MoMA (Museum of Modern Art) de New York a déjà consacré une grande exposition à la peinture contemporaine. Les artistes ont besoin d'être vus, compris, soutenus. A quand pareille exposition dans les institutions françaises ? », attaque d'emballement Rodica Seward, la femme d'affaires américaine qui a repris la maison de ventes Tajan, fin 2003. « La France, prisonnière d'un post-duchampisme démodé, devenu malin, ouvre tout juste les yeux. Quand verra-t-on enfin un peintre

Sur les 700 élèves des Beaux-Arts, entre 200 et 300 pratiquent la peinture

JEAN DE LOISY, DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS DE PARIS

récompensé par le prix Marcel-Duchamp qui est tout simplement à pleurer, après après après ? », souligne cette « passionnée de peinture » d'origine roumaine qui a donné un tableau majeur d'Adrian Ghemsi, au Centre Pompidou. Ce 25 novembre, un ensemble inédit de ce « prodige roumain » de 43 ans « six collages surréalistes » sera dispersé en live sur Tajan.com.

Rodica Seward n'a pas attendu que ce peintre représente la Roumanie à la 56^e Biennale de Venise en 2015 pour le collectionner. C'est là que le galeriste parisien Thaddaeus Ropac s'est décidé à le représenter. Avant les autres, elle a misé sur la peinture et sur ses compatriotes : Victor Man, 46 ans, Roumain d'origine hongroise, désormais chez Barbara Gladstone à New York, et Mircea Suciu, 42 ans, représenté par la Zeno X Gallery d'Anvers en Belgique, terre de collectionneurs s'il en est. « Après la tombée du Mur, les artistes d'Europe de l'Est ont recommencé à peindre, comme ils l'ont toujours fait. Cette jeune génération

ARTS : LA PEINTURE REPREND DES COULEURS



« Millénaires. Peintures 2000-2020 », au Frac Nouvelle-Aquitaine Méca de Bordeaux.



Exposition « Edi Dubien. L'homme aux mille natures », au MaCLyon.

APRÈS DES DÉCENNIES TRÈS CONCEPTUELLES, CETTE DISCIPLINE REVIENT EN FORCE. GRÂCE À LA MONDIALISATION, AU DESSIN, À LA BANDE DESSINÉE ET AUX FEMMES.

était enfant à la mort de Grousscu en 1989. Les artistes de Claj se sont regroupés, comme dans les avant-gardes, avant que le reste du monde, en manque de peinture, ne s'intéresse à eux. Leurs anciens ont bénéficié de cette ouverture : Ion Grigorescu, 75 ans, a été exposé à la Biennale de Venise ; Ion Geta Brutescu, morte en 2018 à 92 ans, a eu ses œuvres au MoMA de New York. L'Amérique n'a pas été pionnière, mais a réagi plus vite », analyse cette femme d'affaires.

Le renouveau de la peinture est porté par cette globalisation du monde de l'art qui a balayé frontières, habitudes, voire tabous. Ce retour au tableau s'amplifie avec les générations. Après les Polonais Wilhelm Sasnal, 47 ans, diplômé de peinture en 1999 aux Beaux-Arts de Cracovie, et Paulina Olowska, 44 ans, voici qu'apparaissent Elene Shatherashvili, venue de Géorgie pour étudier aux Beaux-Arts de Paris (Revolutions Emergées 2020) et Garance Matton, la petite-fille de Charles Malton. Cette ouverture tous azimuts de l'horizon projette sur le devant de la scène des peintres venus d'ailleurs, déjà chéris des collectionneurs français : l'Indien Jishu Kallal, le Béniniais Omar Ba, l'Afro-Américain Kehinde Wiley, portraitiste de Barack Obama, qui replace les Noirs de la rue dans la grande peinture d'histoire (Galerie Templon), la jeune Chinoise Qian Jiahua dont les subtils tableaux abstraits ont séduit les visiteurs de la dernière foire Asia Now 2020 (galerie Hatrén de Montfermeil, Londres). Arrivé de Shanghai en France en 1980, Yan Pei-ming, 59 ans, est passé par les Beaux-Arts de Dijon, la Villa Médicis de Rome, pour devenir notre grand peintre ; habité, il explore la peinture dans la vénération de Courbet, de Vélasquez et de Vinci (exposition prévue en 2021 au printemps au Musée Unterlinden de Colmar, puis, l'été en Avignon, au Palais des papes et à la Collection Lambert). Ils sont les modèles des jeunes artistes de demain.

« Depuis quatre, cinq ans, il y a un retour de la possibilité de faire de la peinture, voire une explosion de cette tendance ces deux dernières années », confirme Isabelle Bertolotti, directrice du MaCLyon et directrice artistique de la Biennale de Lyon depuis 2018. L'historienne de l'art attribue ce phénomène, nouveau dans les divers comités de sélections et jurys autrefois réfractaires aux peintres



Under the Influence de Marjane Satrapi.

MARJANE SATRAPI, 100 TECHNICOLOR

Son atelier entre Bastille et République est littéralement accroché au ciel de Paris, sa « ville chérie », avec vue sur un secteur de foyers qui est déjà une palette de peinture. Parquet caré, bibliothèque racapée, chevalot au repos comme les tubes de peinture acrylique rangés par gamme de couleurs. Les roses. Les rouges. Les roses. Les roses. Marjane Satrapi, 50 ans, a cette nature qui balise les modes et les obstacles. Jusqu'à fin décembre, la dessinatrice de BD expose chez Françoise Livnac (14, rue de Penthièvre, Paris 8^e) « Femme au rien ». Quatre grands formats ultra figuratifs, où les femmes, rondes, brunes, sensuelles, farouches, regardent le spectateur droit dans les yeux. « Il y a des couleurs que j'aime, même si je m'habitue toujours en noir. Rien à voir avec la palette de bon goût de la peinture figurative. Comme un broque qui ne servirait pour un Broque », prévient cette fan de pop art et de Jasper Johns. « J'aime le travail conceptuel, c'est très intéressant. Les sujets d'un travail artistique, c'est-à-dire d'un travail artistique. On n'en peut plus de tous ces concepts, des sujets souvent importants, des références croisées à Derrida et à Deleuze. Cela nous apporte ce que le bluff promet. Pourquoi peindre ? Tout a été fait en cinéma, en peinture, en tout. Ce qui m'intéresse, comme dans « Bacon et toutes lettres » au Centre Pompidou, c'est le regard nouveau qui se porte sur une discipline, une histoire, une vie » dit cette brune arrivée à Paris en 1994 « alors qu'on annonçait la mort de la peinture ». V.D.

jugés ringards, « au dessin contemporain qui en a rafraîchi l'idée, et à la bande dessinée qui en est la version la plus populaire ». Les 300 dessins et peintures entre contrainte et quête identitaire de l'artiste français Edi Dubien, « L'homme aux mille natures », ont attiré « 1000 personnes en trois semaines au MaCLyon, un exploit compte tenu des Jauges sanitaires, presque un chiffre de fréquentation normale ». Cet artiste de l'introspection a créé l'événement, dès septembre, chez Alain Gutharc à Art Paris 2020 au Grand Palais. L'exploration de soi est au cœur du renouveau de la peinture, estime justement Jean de Loisy.

Les nouveaux thèmes revisitent la peinture : de l'écologie, avec Jean-Kavier Liensand, peintre venu des arts décoratifs et de l'Ala, dans « Comme un parfum d'aventure » au MaCLyon, à l'histoire de l'art explorée de manière pop par la Danoise Christina Holdgaard. Les femmes artistes, c'est un vaste sujet. Elles y gagnent une reconnaissance tardive, comme la Suïsse Miriam Cahn, 71 ans, la Britannique Rose Wylie, 86 ans, voire une gloire quasi posthume comme l'Autrichienne Maria Lassnig, morte à 94 ans en 2014 après avoir été célébrée Lion d'or de la Biennale de Venise 2013. Au Mamac de Lyon, l'exposition « Amazones du Pop », suspendue par le reconfinement, permet de voir autrement la peinture à travers les oubliées de ce courant rebelle, jusqu'alors incarné par ses hommes. Au Frac Nouvelle-Aquitaine Méca de Bordeaux, l'exposition « Millénaires. Peintures 2000-2020 » fait un panorama plutôt abstrait et hors cadre en 47 artistes, de Jessica Stockholder à Peter Halley, de Nina Childress à Amadou Sanogo. On le voit, ce continent silencieux est encore terra incognita. »

Les Echos

ESPRIT WEEK-END

LE DIMANCHE IDÉAL DE...



MARJANE SATRAPI

Bédéiste et cinéaste, l'auteure de « Persepolis » expose ses toiles à la galerie parisienne Françoise Livinec. Une passion qui anime l'artiste franco-iranienne depuis déjà de longs dimanches.

Que représente pour vous le dimanche ?

J'ai gardé ce blues du dimanche soir, comme lorsque j'étais à l'école. Même si, en Iran, votre dimanche était notre vendredi. J'ai toujours préféré travailler ce jour-là ou faire de très longues marches entre amis, à Versailles et également au Parc floral. Sans oublier un bon bain et un bon repas pour combattre la déprime !

Un dimanche sous le signe de la peinture ?

J'ai toujours peint mais je ne me voyais pas gagner ma vie avec mes toiles. D'autant que j'ai toujours été très attachée à l'art populaire. Rares sont ceux qui peuvent s'offrir un tableau, mais tout le monde peut acheter un livre ou une place de cinéma. La peinture reste cependant le seul endroit au monde où je ne suis pas rongée par ce profond questionnement narratif : est-ce que les gens vont saisir mon propos ? La peinture ne

s'explique pas, elle se ressent et cela correspond à ma nature solitaire. C'est mon premier amour, une affaire entre moi et moi-même.

Les femmes vous inspirent beaucoup ?

Je ne dessine que des femmes, c'est ma façon d'être féministe. J'ai aussi rendu hommage à la grande Marie Curie dans mon film *Radioactive*. Comme elle, mes parents voulaient que je sois une femme indépendante. Avant d'être jolie, de me marier, il fallait que « ma main soit dans ma propre poche » comme on dit en persan. Ma mère admirait aussi beaucoup Simone de Beauvoir, elle avait mis la barre très haut !

Quel futur projet vous enthousiasme ?

Ce sera, c'est certain, l'écriture de romans, que j'aimerais concrétiser dans quelques années. Je pourrais enfin y dire tout ce que je pense, c'est le privilège de l'âge. C'est déjà assez dur de vieillir, donc je me fixe des envies pour rester optimiste. En attendant, je lis deux ou trois livres en même temps, d'*Une machine comme moi* de Ian McEwan au *Monde d'hier* de Stefan Zweig.

En tant qu'artiste, comment vivez-vous cette période compliquée ?

J'ai été époustouffée par ces gens inspirés durant le confinement, car pour moi la création est liée à l'émotion, à la vie, à l'observation. J'étais si frustrée que dès la fin du confinement, je me suis remise à la peinture, au cinéma, à l'écriture. Malheureusement, en ces temps difficiles, la culture est toujours perçue comme de l'ornementation, alors que c'est justement le ciment d'une société. Quand le climat est anxiogène, le droit à la culture est un devoir.

Des coups de cœur dominicaux ?

J'adore regarder *Barry Lyndon*, c'est le plus grand Kubrick, mais aussi *Brüno* de Sacha Baron Cohen, qui me fait tellement rire. Sans oublier *Jackie Brown* de Tarantino, Pam Grier y est démente ! Et bien sûr *Fargo*, des frères Coen, qui reste la plus grande leçon de cinéma. Côté musique, j'adore l'ancien rock et le hard rock, l'époque d'AC/DC, des Stooges ou de Led Zeppelin, le plus grand groupe de tous les temps.

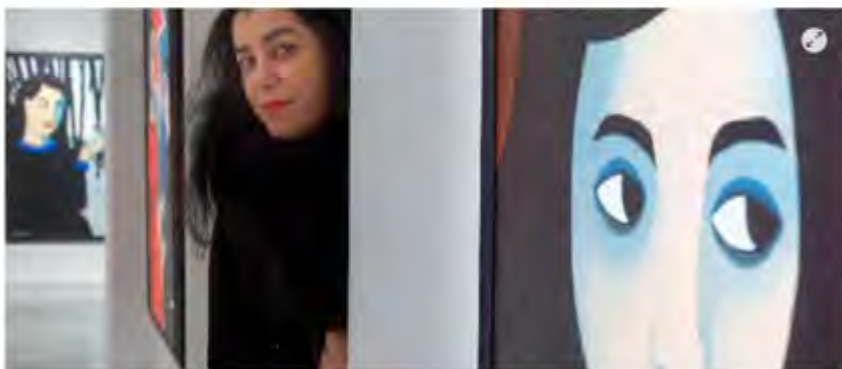
Avec qui aimeriez-vous passer un dimanche ?

Je donnerais la moitié de ma vie pour passer trois heures avec Léonard de Vinci, tant il excellait en tout. Son esprit était si fulgurant ! ● **Cécilia Delporte**

« Marjane Satrapi, *Femme ou rien* », exposition jusqu'au 28 novembre à la galerie Françoise Livinec, 24 rue de Penthièvre, 75008 Paris.

Marjane Satrapi rend hommage aux femmes de sa vie

L'ex-autrice de BD devenue cinéaste est aussi une artiste peintre. Elle dédie ses dernières œuvres aux « femmes fortes » qui lui ont permis de devenir ce qu'elle est : entière.



Marjane Satrapi exposant à la galerie de Françoise Livinec à Paris, avec à sa droite une œuvre intitulée « Femme ou rien ». © DANIEL FOURAY, OUEST-FRANCE

© Photo par **Daniel FOURAY**

Interview par **Thierry RICHARD**

Publié le 12/12/2020 à 11h00

La dessinatrice de *Persépolis* et réalisatrice de *Radioactive* expose ses peintures à la galerie de Françoise Livinec, à Paris. Intitulée « Femme ou rien », l'exposition met à l'honneur les femmes de sa famille, « des femmes très fortes » qui lui ont appris à se battre pour obtenir des droits.

Quelle place la peinture occupe-t-elle dans votre travail ?

C'est ma seconde exposition. Comme je dis, quand je ne fais pas des films, je travaille. Et le travail que je préfère, c'est la peinture. Je n'ai pas à me poser toutes les questions que je me pose quand je fais un film. Une peinture ne s'explique pas, on l'aime ou pas. Si vous l'aimez, vous l'aimerez pour toujours.

Que cherchez-vous à exprimer ?

J'aime dessiner le beau. On pense qu'aimer le beau, c'est être bourgeois. La bourgeoisie n'aime pas le beau, mais ce qui brille, ce qui claque. Elle ne sait pas juger du beau, elle achète ce qui peut apporter une valeur sociale. Il n'y a rien de plus pur que la beauté. J'ai toujours pensé que l'art était une recherche de la vérité par le prisme de la beauté.



Marjane Satrapi : « Je n'ai jamais trouvé à mon niveau le besoin de m'incruster pour obtenir quelque chose. J'ai toujours eu ce que je voulais soit en argumentant, soit en me battant. » | DANIEL FOURAY, OUEST-FRANCE

france•tv



C à vous, France 5, L'interview du 29 Septembre de Marjane Satrapi, invitée de l'émission d'Anne-Elisabeth Lemoine, 29 Septembre 2020

franceinfo:culture

"Peindre, c'est revenir à l'origine de ce que j'ai aimé faire" : Marjane Satrapi célèbre la femme dans une exposition à Paris

Bien avant la sortie de la bande-dessinée "Persépolis", Marjane Satrapi peignait. La dessinatrice et réalisatrice s'apprête à exposer ses toiles à Paris.

franceinfo Culture avec agences
France Télévisions • Rédaction Culture

Publié le 04/10/2020 14:24

🕒 Temps de lecture : 2 min.

